



## S E R M O N

V I N T I E S M E .

C O L I I . V E R S . V I I I .

*Verf. V I I I . Prenez garde, que nul ne vous butine par la philosophie, & vaine deception, selon la tradition des hommes, selon les rudimens du monde, & non point selon Christ.*



**N** O T R E Seigneur Iesus Christ comparant dans le dixiesme chapitre de S. Iean la societé de les fideles à vn troupeau de brebis, nous auertit qu'il y a des larçons, qui rodent à l'entour de cette bergerie mistique, qui ne viennent que pour Iean 10, dérober, tuer & détruire : & des loups, 10. 12. qui rauissent & épardent les brebis. Vous n'ignorez pas chers Freres, qu'il nous represente sous les noms de ces *larçons*, & de ces *loups* spirituels, les demons & les

faux docteurs qu'ils mettent en œuvre; qui travaillent tous ensemble, bien que par diuers moyens, à vn seul dessein, à sçauoir de débaucher & détourner les fideles de la communion de Iesus Christ, leur vnique Pasteur; les gagnans & se les approprians, comme le larron, qui prend ce qui est à autrui, & le fait sien. D'où s'ensuit leur mort & leur destruction. Car comme le loup égorge la brebis, qu'il a rauie; de mesme aussi ces ministres de Satan ôtent la vie à ceux qu'ils arrachent du troupeau de Christ; hors de la communion duquel il n'y a que mort & perdition. Mais ces malheureux ouuriers employent ( comme j'ay dit ) plusieurs moyens differens pour venir à bout de leur cruel & sanguinaire dessein: Ils enleuent les vns de viue force: leur faisant quitter le sein de l'Eglise par la violence des persecutions; ou les tirans dans le monde par les voluptez de la chair; & les amènent iusques là, qu'ils renoncent au nom mesme de Iesus Christ, le Prince de vie. Contre les autres, ils se seruent de finesse, les tirant, & les éloignant peu à peu de Iesus Christ sous de beaux & plausibles pretextes: tant qu'en fin ils se treu-  
uent

vent n'en auoir plus que le nom, & vne vaine & inuile profession, étans en effect entre les mains, & la possession de son ennemi. C'est contre ces larrons, & voleurs mistiques, que l'Apôtre réueille les Colossiens dans le texte, que nous auons leu, les exhortant à s'en donner garde. Cy deuant il les prioit de s'affermir, de s'edifier, & s'entraciner de plus en plus en la communion du Seigneur Iesus, reconnoissans avec vne humble gratitude l'excellence de son don. Maintenañt pour leur assureur ce tresor: il les auertit de veiller contre la fraude, & les embusches des ennemis, qui taschoient de les surprendre, & par l'artifice de leurs subtilitez, & beaux discours leur arracher Iesus-Christ du cœur, & se rendre maistres d'eux, & de leur vie. *Prenez garde (leur dit-il) que nul ne vous butine par la filosofie, & vaine deception, selon la tradition des hommes, selon les rudimens du monde, & non point selon Christ.* Car c'est le deuoir d'un bon Pasteur, tel qu'étoit cét Apôtre, non de paistre seulement les brebis mistiques, dont le souuerain Berger lui a commis le soin, en leur bailant la pure & saine doctrine de l'Euan-

gile, l'vniue que pasture des ames ; mais aussi de les garentir de tout son pouuoir des pates des loups , & des mains des voleurs , les auertissant du peril , & les en tirant adroitement avec le salutaire ton de sa voix. Mais comme vos Pasteurs son obligez à ce soin , aussi voyez vous, chers Freres, qu'il est de vôtre deuoit de veiller à vostre propre seureté, d'ouurer les yeux & les sens pour discerner l'étranger d'avec le domestique, le larron d'avec le berger, la main du voleur de celle de l'ami. *Prenez garde*, vous dit l'Apôtre .Il ne veut pas : que les fideles soient des brebis niaises, qui se laissent mener au premier venu , & embrassent indifferemment tout ce qui leur est mis en auant, Il veut que nous ayons les sens exercez, & habituez au discernement du vrai , & du faux ; & capables d'esprouer toutes choses pour retenir ce qui est bon , sans nous laisser surprendre, ny à la dignité de la robe, ny à l'esclat de l'esprit ny aux apparences des meurs ; puis que les Anges de Satan se vestent quelques-fois de lumiere. La prudence de ceux de Berée est louïée par le S.Esprit , qui examinerent la predication de Paul , confes-

rans

rans ce qu'il leur proposoit avec les Ecri- 48. 17. 18  
tures, pour sçauoir au vrai ce qui en  
estoit. Le salut de nos ames est vn bien  
trop precieux pour s'en fier à d'autres  
qu'à Dieu. D'où paroist combien est dan-  
gereuse cette securité de la foi implicite,  
comme on l'appelle, qui reçoit sans scrupule  
tout ce que lui baillent les Docteurs  
qui bien loin de l'examiner, ne daigne  
pas mesme l'entendre, le croyant vrai  
sans le connoistre, pourueu seulement,  
que la bouche qui l'annonce, ait esté ou-  
verte par la main du Pape. Si n'estoit  
question que du titre, ceux dont l'Apô-  
tre auertit ici les Colossiens de se don-  
ner garde, estoient Docteurs; & il ne  
leur querelle leur dignité en nul endroit  
de cette Epistre. Il ne les prend que par  
leur doctrine. Aussi est-ce d'elle qu'il  
s'agit, si nous la deuons croire, ou non;  
& quelle que puisse estre la main, qui  
nous la baille, si elle est fausse, elle ne  
laissera pas de nous perdre; comme vn  
poison ne laisse pas de tuer, encore que  
celui qui l'a ordonné ait receu ses de-  
grez avec toutes les formes legitimes.  
Et S. Paul abbat ailleurs en vn mot les  
prejugez que peuuent donner en faueur

Gal. 1.8:

des Predicateurs toutes les plus releuées qualitez de leurs personnes, quand il crie par deux fois coup sur coup; *Si nous mesmes, ou vn Ange du ciel vous euangelizoit outre ce que nous vous auons euangelizé, qu'il soit anatheme.* Soyez tout ce qu'il vous plaira. Vous ne pouuez estre plus que S. Paul, ou vn Ange des cieux. Puis que leur doctrine doit estre examinée par l'Euangile, pour estre ou receuë, ou anathematizée, selon qu'elle y sera ou conforme, ou contraire, l'on ne vous fait point de tort de soumettre la vôtre à la mesme espreue. Mais considerez, ie vous prie, avec quelle force l'Apôtre nous recommande l'importance de ce deuoir? *Prenez garde* (dit-il) *que nul ne vous butine.* Il ne pouuoit exprimer ny plus viuement, ny plus egalemeut le peril de ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, qu'avec ce mot, qui signifie proprement emmener le butin, que l'on a pris. Ce n'est pas sans raison, dit-il, que ie vous ordonne d'employer ici tous vos sens, & de vous deffendre de l'erreur avec vne entiere vigilance. Car il n'y va pas de peu. Il y va de vos ames, de vous mesmes, & de ce que vous auez de plus noble

noble en vostre estre, de vos entendemens, de vos affections, de vos cœurs. Les loups, & les larrons, contre qui les hommes veillent avec tant de soin, n'en veulent qu'à leurs brebis, ou à leur bourse. Ceux contre qui ie vous anime, en veulent à vos personnes. L'ennemy, contre lequel les villes & les Estats posent des corps de gardes, ne menace pour le plus que les biens & les corps. Celui, contre qui ie requiers vostre vigilance, cherche vos ames, & la part qu'elles ont en l'eternité. Vous estes l'ouvrage & le joyau du Seigneur de gloire. Vous serez le butin de Satan, & de ses ministres, si vous tombez en leurs pieges. Ils ne se contenteront pas de vous auoir pris. Ils vous emmeneront en seruitude: & les affranchis de Iesus-Christ, dont il a racheté la liberté au prix de son diuin sang, deuiendront esclaves des hommes, & qui pis est des demons. O Dieu! combien estoit perçant l'œil de l'Esprit celeste, qui guidoit la plume de cét Apôtre! Combien clairement voyoit-il la nature, & les qualitez de toutes les choses dont il parle! Regardez comment l'erreur triouffe de ceux qu'elle empoi-

sonne ; Voyez les trofées qu'elle en fait, les chaînes dont elle charge ceux qu'elle a seduis, le ioug où elle les attache, & la captiuité où elle les emmene ; & vous auoüerez qu'il n'estoit pas possible de nous représenter ny plus véritablement, ny plus naïuement l'effet de ses fausses, & damnables conquestes, qu'en ditant comme fait ici S. Paul, qu'elle *butine* les Chrestiens, ou les emmene comme vn butin. Car l'erreur est tousjours insolente ? & au lieu que les Predicateurs de la verité seruent ceux à qui ils l'enseignent, & se disent leurs Ministres, comme cét Apostre autresfois, les Docteurs du mensonge dominant sur ceux qu'ils ont corrompus, & se vantent d'estre leurs Iuges, leurs Maistres, & leurs Seigneurs. S. Paul l'a remarqué iadis des seducteurs des Corinthiens, qui *les asservissoient* (dit-il) *les mangeoient, & s'élevoient sur eux, & les frapportoient au visage*, (c'est à dire, qu'ils leur faisoient toute sorte d'indignitez. Et les faux Docteurs des Galates, qui *se glorifioient*, dit-il) *en la chair* de leurs miserables disciples. Et il n'y a que les aucugles, qui ne puissent aujourd'hui remarquer la mesme chose dans

2. Cor. II.  
20.

Gal. 6. 13.

dans les mœurs de ceux qui regnent sur toute la multitude, qu'ils ont abusée, & font de hauts trofées de chacune des pauvres ames, qu'ils ont butinées. Chers Freres, si vous aimez la liberté, que le Seigneur Jesus vous a acquise; si vous avez horreur de la seruitude des hommes: si vous desirez le fruit de l'vne, qui est l'immortalité, & detestez perdition, l'inevitable suite de l'autre, au nom de Dieu prenez garde, que nul ne vous butine. La doctrine de verité est l'éclos de la bergerie du Seigneur. Demeurez-y, si vous voulez estre en seureté. Pour peu que vous en sortiez, vous tomberez être les mains des loups, & des voleurs. Ne coutez point leur babil. Ne vous laissez point surprendre à leur mine. Que tout ce qu'ils ont de plus agreable, vous soit suspect; puis qu'ils ne travaillent qu'à vous tirer hors de la simplicité de l'Euangile. L'Apôtre touche icy trois choses, dont il nous avertit nommément de nous garder: la vaine deception de la Philosophie, la tradition des hommes, & les elemens du monde; pour ce que s'étoient les trois sources, d'où les faux Apôtres, qui travailloient alors les Colossiens, tiroient tous les chefs de leur

doctrine, & les moyens, qu'ils employoient pour la colorer, & luy donner le vain lustre nécessaire pour abuser les simples, & les ignorans. Car comme nous le verrons plus particulièrement dans la suite de ce chapitre, ils recommandoient le service des Anges, ce qu'ils auoient puisé selon toute apparence des égouts des Philosophes Platoniciens, qui contoyent diuerses choses de ces esprits superieurs, & de leur entremise & intercession entre Dieu & nous, pour nous purifier, & nous rendre capables du souverain bon-heur, comme nous le voyons encore aujourd'uy en ce qui nous reste de leurs liures. Ils introduisoient aussi diuerses deuotions volontaires, qui n'épargnoient point la chair, & sembloient pleines d'humilité, mais n'étoient au fonds, que traditions d'hommes, sans aucun fondement en la parole de Dieu. Enfin il est encore évident, qu'ils pressoyent l'observation des iours, & la distinction des viandes, selon les ordonnances de la Loy Mosaique, qui sont aussi nommées *elemens du monde*. Mais bien que ces trois points regardent particulièrement les faux Docteurs de Colosse, si est ce qu'ils

font

Col. 2. 8.

Col. 2. 23.

Col. 2. 20.  
21.

Sont aussi communs presque à tous ceux, qui ont voulu alterer, & sophistiquer l'Evangile; la plus-part de leurs impostures étât sorties de l'une de ces trois sources. Nous les considererons donc briuement & distinctement, s'il plaist au Seigneur, & en suite la marque, qu'y ajoute saint Paul; assauoir que ces choses *ne sont point selon Christ*. Il met la *Filosofie* la premiere entre ces choses, dont nous auons à nous garder. Le nom en est fort honorable; *Filosofie*, si vous auez égard au mot, signifiant l'amour & l'étude de la sagesse. Mais l'abus de ceux, qui nommoient ainsi leur profession entre les grecs, a décrié ce beau mot, & en a fait le nom d'un outil d'erreur, & de tromperie, plutôt que d'un instrument de science & de verité. Car le cōmun de ceux, qui s'appelloiēt *Filosofes*, ne s'amusoit, qu'à des vaines speculations, à vne subtilité & ergoterie, & à des disputes infinies, qui n'apportoient aucun vray profit à l'homme. Ils pensoiēt auoir bien rempli le dessein de leur profession, quand ils s'étoient rendus capables de parler de tous sujets avec quelque couleur, & apparence, iusques à éblouir les yeux des ignorans, & gagner

l'admiration des demi-ſçauans. Cette vanité les rendit odieux premierement entre les Payens meſmes, où ils paſſoient parmi le peuple pour des extrauagans, & n'étoient gueres en meilleure eſtime parmi la plus-part des honeſtes gens. Et parce que de toutes les profeſſions à peine y en eut aucune qui s'oppoſaſt à l'Euan-gile du Seigneur plus fierement, que celle-là, de la vient, que les premiers Chré-tiens en concurent auſſi vne tres-mau-uaife opinion; qui s'augmenta, quand on vid, que les heretiques alloient ordinairement chercher dans la boutique de ces gens les armes, dont ils ſe ſeruoient pour combattre la foy de l'Egliſe, & pour defendre leurs inuentions. C'eſt ce qui les a fait appeller à l'vn des plus anciens écri-uains du Chriſtianisme les *Patriarches des heretiques*, diſant que toutes les heresies ſe ſouſtiennent par leurs regles, & ſont animées de leur eſprit; & ſe tiennent dans leurs bſſailles, & buiſſons, comme dans leur fort. Il les nomme *animaux de gloire*; & toute l'antiquité Chrétiene les traite fort mal, comme nous l'apprenons de ce qui nous reſte de ſes liures; où le com-merce de la Filoſophie eſt eſtimé ſi dange-reux,

Testam.  
l. i. m.

reux, que l'on a reproché à quelques-uns comme vn grand crime, d'auoir mis le nez dans les liures d'Aristote, & d'auoir sçeu la Dialectique. D'autre part il se treuve aussi des Peres, qui estiment la Philosophie, & l'on ne peut nier, que ceux-là mesmes qui la blâment, ne laissent pas de s'en seruir, & souuent heureusement, & vtilement. Ce n'est pas mon dessein d'enfoncer cette question: ni de vous apporter ici tout ce qui se peut dire, soit cōtre la Philosophie, soit en sa faueur. Le saint Apōstre ne m'y oblige pas, qui en blâme ici, non le fonds, mais seulement l'abus, qu'en faisoient les faux Docteurs, l'employās ou à l'inuentiō, ou à la defense de leurs erreurs; ce qu'il montre euidēment, quand apres nous auoir ordonné de prendre garde, que nul ne nous burine *par la philosophie*, il ajoute icontinent, & *par vaine deception*; modifiant par ces mots, ce qu'il auoit dit en general, & nous donnant à entendre, qui ne rejettoient l'emploi de la philosophie, que lors qu'on la fait seruir à l'erreur, & à la tromperie. Il faut donc icy, comme en tous autres sujets, distinguer soigneusement l'abus d'avec la chose mesme, & le fonds d'avec l'ac-

cessoire, & la vérité d'auec l'erreur, qui y surdiuent par la malice, ou l'infirmité de l'homme. Car il n'y a rien au monde si bon, & si loüable en sa nature, que nos vices ne salissent en maniant. L'intemperance a diffamé le vin, les viandes, & les épiceries; le luxe, l'or l'argent, les pierreries; la soye, & les parfums; toutes creatures de Dieu, tres-bonnes & tres-excellentes. La cruauté, le murtre, & le parricide ont souillé le fer, le plus nécessaire instrument de nostre vie; & le feu, dont nous ne pouuons nous passer, a souvent serui à la fureur & à l'iniustice des tyrans. Qu'y a-il de plus admirable, que la beauté entre les ornemens du corps, & de l'eloquence entre ceux de l'esprit? Et neantmoins elles deuiennent souuét par la corruption des hommes des instrumens de débauche, & de seduction. Il n'est pas jusques aux écritures de Dieu, le plus salutaire chef d'œuvre de sa bonté, que l'erreur & le vice ne profane quelquesfois, l'ignorance & la legereté les tordant à sa ruine, & faisant méchamment seruir à destructiō ce qui n'auoit esté donné, que pour nôtre salut. Ce n'est pas à dire, qu'il faille rejeter sous ombre de cela le legi-  
time

time vsage d'aucune de ces œuvres de Dieu , qui étant infiniment sage n'a rien fait , qui ne soit vtile. A ce conte il ne seroit permis de se seruir d'aucune chose, puisqu'il n'y a rien , dont le vice, ou l'ignorance n'abuse. l'en dis autant de la Philosophie. Si les auteurs entre les Payens, si les heretiques entre les Chrétiens l'ont fait seruir à l'interest de l'erreur , ce n'est pas à dire qu'il la faille toute rejeter, ny faire comme celui , qui arracha ses vignes , parce qu'ayant trop pris de leur fruit il s'en étoit enyuré : ou comme celui qui seroit brûler ses roziers pour s'estre quelquesfois piqué en cueillant de leurs fleurs. Tout ce que l'on en doit conclure, c'est qu'il faut manier cette plante avec iugement; jouir de son fruit , mais avec mesure; cueillir de ses fleurs : mais en se donnant garde de ses épines. C'est tout ce que l'Apôtre nous en defend; la deception, & non l'instruction: ce qu'il y a de vain, & non ce qui s'y treuve de solide; l'erreur, le sofisme, non la science & le raisonnement. La philosophie se lave elle-mesme les mains des fautes de ses disciples. Elle desavouë leurs erreurs, & renonce à tout ce qu'ils ont produit sans

sa conduite par de mauuais raisonne-  
mens, quelque grande que soit d'ailleurs  
leur reputation. Bien loin de defen-  
dre, elle nous fournit elle mesme des ar-  
mes pour les combatre. & nous presente  
ses lumieres pour decouvrir la foiblesse  
de leurs faux discours. Car elle a remar-  
qué & enseigné les regles du legerime  
raisonnement avec vne adresse si mer-  
veilleuse, qu'il ne s'en treuve point de  
faux, dont elle ne nous baille la conui-  
ction; de faſſon que s'il y a de l'erreur  
dans les discours des hommes de cette  
profession (comme il y en a beaucoup  
sans doute) il est certain, qu'en cette mal-  
heureuse production, ils se sont écartez  
de leur propre regle, iamais la fausseté ne  
se pouuant bien & legitimemét conclu-  
re de la verité. D'où s'ensuit que nulle  
erreur, nulle doctrine contraire à la ve-  
rité n'est à parler proprement Philosophie;  
c'en est vn abus. Ce peut bien estre vne  
fantasie, & vne extrauagance du Filoso-  
fe: mais non vne partie, ny vn vray fruit  
de la Philosophie. Et quand l'Apôtre dit icy,  
que les heretiques *butinent les hōmes par  
la Philosophie*, c'est à dire (comme il l'ajoute)  
par vne *vaine deception*, il préd le mot de  
Philosofie

Filosofie avec le peuple pour les discours familiers, & ordinaires à ceux, que l'on appelle *Filosophes*, & non pour vne vraye & ainsi proprement nommée Philosophie. Tandis que le Philosophe se tient précisément dans les bornes de son métier, sans s'avancer au delà, il instruit; il ne seduit pas. Les bornes de la Philosophie, qu'elle s'est posées elle-même, sont les choses, qui se peuvent connoître par la lumiere de la raison naturelle. Tandis qu'elle demeure dans cette carrière, elle travaille en secreté, & ie confesse, que ce qu'elle y apprend peut vtilement servir à l'Evangile, bien loin de le choquer. Car qui ne void, que ce qu'elle a decouvert de la nature des plantes, des animaux, des metaux, & des meteores, du changement des elemens, des mouuemens du ciel, des saisons & des temps, de l'enchaînement des choses inferieures avec les superieures, & ce qu'elle conclut encore de cette contemplation, qu'il y a au dessus de l'univers vn Dieu invisible, eternel, tres-sage, & tres-puissant, de qui depend ce tout: qui ne void dis-je que cela est beau, & excellent, & que ce n'est qu'une relation de l'ouvrage du Seigneur? &

vn enseignement de sa vanité ? Si le  
 Philosofe s'en fust tenu là, & que de là  
 il eust seulement tiré ce qui s'en ensuit  
 clairement, que ce souuerain estre, dont il  
 auoit reconnu les traces & la gloire dans  
 son ouurage, doit estre adoré, serui, cher-  
 ché, & aimé souuerainement; iamais l'A-  
 pôtre ne nous eust commadé de craindre  
 la filosofie. Car il employe lui mesme  
 ce discours, quand il parle aux nations,  
 comme vous le pouuez voir dans les dis-  
 cours qu'il tient aux Lycaoniens, & aux  
 Ateniens, dans les Actes; & ailleurs il le  
 fonde euidentement, quand il dit, que  
 Dieu a manifesté aux hommes ce qui se peut  
 connoistre de lui, & que sa puissance eter-  
 nelle, & sa diuinité, inuisibles en elles  
 mesmes, se voyent pourtant à l'œil par la  
 creation du monde, estans considerées dans  
 ses ouurages. Mais le mal est, que les fi-  
 losofes emporté par la vanité, & curio-  
 sité, qui leur estoit naturelle, se sont  
 emancipez au delà de ces bornes, & ont  
 voulu définir les choses qui sont hors de  
 certee tendue, & où la raison ne voit  
 goutte en l'estat où nous sommes main-  
 tenant. Et c'est là où ils sont necessaire-  
 ment tombez dans l'erreur & l'extra-  
 uagance;

v. 15. 16.

17.

Act. 14. &amp;

17. 24. 28.

Rom. 1. 19.

c

uagance ; comme feroient des aueugles  
nais, s'ils se vouloient messler de nous  
parler des couleurs. Telles sont les fan-  
tasies de Platon, & de ses disciples sur  
l'estat des ames humaines , quand elles  
sont sorties de leurs corps ; sur les purifi-  
cations qu'il a imaginées pour nous ap-  
procher du souuerain bien , de l'entre-  
mise des demons ( comme il les nom-  
moit ) c'est à dire des Anges ( comme  
parle l'Ecriture ) pour presenter nos  
prieres à Dieu , & du seruice qu'il leur  
ordonnoit en suite de ce bon office, &  
mille autres choses semblables. Tel a  
encore esté l'abus d'Aristote, quand non  
content de connoistre l'establissement  
present du monde , il a voulu sçauoir  
quel il auoit esté au commencement:  
dont il n'auoit nulle lumiere: ayant con-  
clu de ce qu'en l'estat où s'ont aujourd'hui  
les choses il ne se fait rien de rien , qu'il  
en auoit tousiours esté de mesme , & de  
là donné pour constant , que le monde  
est eternal : comme s'il falloit iuger du  
premier commencement d'une chose  
par les loix , sous lesquelles elle vit de-  
puis son establissement , & comme s'il  
falloit borner la puissance d'une cause

libre à la mesure de son effet: c'est à dire, comme si de ce que Dieu ne fait dans cet ouvrage du monde aucune chose sans matiere, il s'ensuiuoit, qu'absolument il ne peut rien faire autrement; qui est raisonner aussi impertinemment, que si de ce qu'un peintre a fait ses tableaux avec trois ou quatre couleurs seulement, vous induisiez; qu'il lui estoit impossible de rien peindre ny figurer autrement. En cela la philosophie a peché par excés; entreprenant plus qu'elle ne pouuoit. Elle erre aussi souuent par defect: quand elle rejette la reuelation de Dieu, ne voulant rien admettre qui soit au dessus de ses sens & de sa raison: comme si celui qui n'auroit iamais veu d'autre clarté que celle de nôtre feu, & de nos flambeaux, contestoit qu'il n'y a point d'autre lumiere au monde. L'orgueil a fait tomber la pluspart des anciens Filosofes dans cette impieté. Il leur sembloit que c'estoit abbaïsser leur gloire que de reconnoistre vne autre École plus sçauante que la leur; & que c'estoit les outrager de dire, que Dieu eust découuert à d'autres des secrets qu'il leur eust cachez. C'est cette vanité, qui les piqua si fort au

com-

commencement contre l'Euangile du Seigneur Iesus. Que si la philosophie se tient modestemēt dans son rang; si elle se contente de ses bornes, sans pousser ny outrager la reuelation diuine: si elle la reconnoist comme sa maistresse, & s'assuïettit à elle, comme Agar autresfois à Sara; à la bonne heure. Elle pourra estre receuë, & viure avec nous. Mais si elle s'en fait accroire, si elle veut faire la maistresse, & commander dans vne famille où elle n'est qu'en qualité d'esclau, qu'elle sorte, & soit traitée selon la parole Gen. 21. de Sara à Abraham: *Chasse la seruant & son fils.* Dieu a daigné nous reueler par ses Profetes, & enfin par son propre Fils, tous les articles de la religion. La philosophie les doit adorer avec nous. Elle n'a riē à nous ordonner là dessus. C'est de la bouche de Dieu, & non de la sienne, que nous receuons la religion. Toutes les fois donc que les Docteurs de l'erreur se preuaudront de l'autorité, ou de l'artifice des filosofes pour nous rendre leurs inventions plausibles, & apparentes, méprisons hardiment toute leur finesse. Que les noms d'Aristote & de Platon ne nous fassent point de peur; que leurs pe-

tites subtilitez ne nous ébloüissent point. Nous les pouuons escouter là où il n'est question que des hommes & de la nature. Où s'agit de Dieu & de son seruice, nous ne deuõs prester l'oreille qu'à Dieu & au Fils de sa dilection, dont il nous a crié des cieux ; *Celui ci est mon Fils bien-aimé. Ecoutez-le.* C'est ce qu'entend l'Apôtre en disant ; *que nul ne vous butine par la philosophie.* Mais pourueu que la doctrine du Seigneur Iesus demeure saine & entiere, sans diminution, sans augmentation, ny meilange, il n'empesche pas que nous nous seruions de la philosophie ; que nous n'employons la Fisique, & la Morale, pour confirmer & esclarcir autant qu'il se peut les veritez de l'Euan-gile ; la Dialectique pour les defendre contre les sofismes, & les finesses des contredisans : & en fin, que nous ne mesnagions pour les parer, & les embellir, tout ce que la Philosophie nous peut fournir de rare, & de precieux : comme les Israëlites autresfois ornerent le sanctuaire de Dieu, de l'or, & de l'argent, & des pierreries d'Egypte. D'où vous voyez, que dans les disputes de la Religion, que nous auons avec ceux de

Rome,

Rome, ils abusent quant à eux tres-eu-  
demment de la Philosophie, au lieu que  
nous l'y employons legitiment. Ils en  
abusent. Car pour ne point dire, qu'ils  
font regner Aristote dans leur Ecole de  
Theologie, y respectans sa voix, & étans  
ialoux de sa reputation, comme si c'é-  
toit le pilier de la religion, ils fondent  
des articles de leur creance sur l'autorité  
des sages du monde; comme quand ils  
prouuent leur Purgatoire par le témoi-  
gnage de Platon, & la veneration des  
images par l'usage des nations, & le  
franc-arbitre par la Philosophie: & diuerses  
autres choses semblables, que ne pouuās  
treuver dans les écritures de Dieu, ils  
yont les chercher dans celles des homes.  
Mais pour nous, il est euident, que nous  
n'auons en nôtre foy aucun article posi-  
tif, qui ne soit dans l'Euangile. Seulement  
quand les aduersaires nous mettent leur  
transsubstantiation en auant, apres auoir  
montré, que Dieu ne nous l'a nulle part  
reuelée en sa parole, qu'il l'a mesme clai-  
rement contredite, nous appellons pour  
en faire voir l'absurdité la Philosophie mes-  
me à nôtre secours. Nous faisons ouïr ses  
témoignages sur vn suiet, qui est euidem-

ment de sa connoissance : assavoir sur la nature d'un corps humain , sur le lieu, qu'il occupe, sur la quantité où il s'étend, sur la qualité des mutations substantielles, du genre, qu'ils pretendent, qu'est celle-ci: si vn corps fait & formé il y a seize cens tant d'années, peut encore estre tous les jours substantiellement produit. Mais il est deormais temps de venir aux deux autres sources de l'imposture des faux Docteurs. La seconde est *la tradition des hommes*, comme l'Apôtre l'appelle, *Prenez garde (dit-il) que nul ne vous butine par la Philosophie, & vaine deception, selon la tradition des hommes.* L'Ecriture appelle ordinairement *traditions* les enseignemens, que nous receuons d'un autre. Et elle employe souuent le mot de *bailler*, (d'où celuy de *tradition* est deriyé en langue Latine) pour dire *enseigner*. *J'ay receu du Seigneur* (dit l'Apôtre) *ce que ie vous ay baillé*; c'est à dire enseigné. Elle nomme donc *traditions des hommes* les enseignemens, qui n'ont que les hommes pour auteurs: qui viennent d'eux, & non du Seigneur. l'auouë, que les erreurs, tirées de la Philosophie, dont il vient de parler, peuvent aussi estre ainsi nomées, puis qu'elles

les couloient de l'esprit de l'homme, & n'auoient autre source, que son imagination. Neantmoins l'Apôtre les en separe pour deux raisons à mon auis. L'vne, d'autant qu'elles auoient quelque couleur d'vne sagesse fort abstruse, étant nées de speculations belles & hautes en apparence, quoi que vaines & friuoles au fonds: au lieu que les doctrines, qu'il nomme icy *traditions* n'auoient nul autre fondemēt, que l'autorité de ceux, qui les auoient établies, & l'usage de ceux, qui les pratiquoient; étant au reste tres-éloignées de toutes les raisons de la Philosophie, non des vrayes, & solides seulement, mais aussi des apparentes. Secondement pour ce qu'elles auoient eu quelque suite parmi le peuple de Dieu ayant esté baillées depuis quelques siecles par les Farisiens, & autres deuots du Iudaïsme de pere en fils par vne succession assez long-temps continuée: au lieu que ce qu'il appelle *la deceptiō de Philosophie* n'auoit point esté baillé de la sorte, mais inuenté fraichement par ces nouveaux Docteurs, & tiré des songes de quelques Philosophes. D'où paroist, que nulles productions & institutions de l'esprit humain ne sont receua-

blés en la religion Euangelique : ny celles , qui sont appuyées sur quelques raisons pretendues : ny celles qui sont fondées sur l'usage , & l'antiquité. Elles ne sont routes , que folie & vanité devant Dieu , de quelque couleur , qu'on les farde. Et bien que l'on en vante l'vtilité , elles nuisent infiniment , empestrent les consciences , & les occupans en ce que Dieu n'a point ordonné , & les détournant de son pur service à des choses de neant. Aussi voyez vous , que nôtre Seigneur Iesus Christ reierte , & rebute rudement toutes les traditions des Farisiens quelque estimées , qu'elles fussent pour leur antiquité , & leurs pretendus usages ; leur reprochant , qu'en retenant ces traditions des hommes ils de-laissoient le commandement de Dieu ; & leur appliquant ces paroles du Seigneur

*en Esaye En vain m'honorent-ils enseignant des doctrines, qui sont commandemens d'hommes.* Comme en effet c'est vne insupportable presumption à l'homme de vouloir se mesler de prescrire la forme du service de Dieu , sur tout apres la declaration , qu'il a daigné nous faire lui-mesme de sa sainte volonté ; & il n'y a point

Mat. 7. 7.  
Es. 19. 13.

point d'homme, qui souffrist, que son valet le traittast de la sorte ; & qu'au lieu d'obeir humblement à ses ordres, & de les faire pratiquer aux autres, il s'ingeraist de filosofer en sa maison, & de donner à sa famille vne nouvelle regle à obseruer, comme s'il étoit plus sage, que son maistre. Je sçay bien, que les auteurs de ces traditions, & ceux, qui les suiuent, ne manquent pas de belles raisons pour pallier leur temerité. Mais au fonds chacun void, que c'est là iustement ce qu'ils font ; & il ne faut pas douter, qu'un valet coupable d'une telle vanité, n'allegast aussi son motif, & ses desseins, à qui luy voudroit donner audience. Mais le sens commun dicte aux plus grossiers, que ces esprits entreprenans ne méritent pas même d'estre ouïs ; sur tout, où il est question de Dieu, au prix duquel ils ne sont avec toute leur suffisance, que des poures vers de terre. Retenons donc ferme ce fondement de l'Apôtre, que les traditions des hommes ne doiuent point auoir de lieu dans la religion. Je n'ay que faire de m'informer de leur aage ; si ce sont traditions d'hommes anciens, ou modernes. C'est assez, que ie sçai, que ce *sont traditions d'hommes*. Apres l'auertissement de l'Apôtre

tout ce qu'elles ont de raison, d'éclat, & d'antiquité, ne nous doit plus toucher. Si vous voulez, que ie les reçoive, monstrez moy que ce sont enseignemens de Dieu, institutions de son Christ, doctrines de ses Écritures. Sans cela, quelque specieuses, que vous me les fassiez paroître, ie croiray toujours que c'est pour me butiner; & vôtre diligence ne fera, que me les rendre plus suspects. Enfin l'Apôtre ajoute vne troisieme source, d'où les seducteurs tiroient & leur doctrine, & le moyen de la farder; assavoir ce qu'il appelle *les elemens du monde*. Il laisse-là l'opinion de ceux, qui rapportent ces mots aux elemens de la nature, l'eau, l'air, la terre, & le feu: cōme si l'Apôtre taxoit ici ces faux Docteurs d'en ramener le service, qui étoit alors en pleine vogue parmi les Payens; ces miserables idolâtres ayans iadis deifié toutes les parties de l'univers. Il n'y a rien dans les écrits de S. Paul ny icy; ny ailleurs, qui nous conduise à vne telle pensée; & il n'y a gueres d'apparence, que ceux à qui il en veut ici, autorisassent vne idolâtrie si brutale; eux, qui se couvroient du nom de Iesus Christ, & faisoient profession, au moins en apparence, de retenir son Euangile.

Il est clair, qu'ailleurs par *les elemens du monde* l'Apôtre entend, non ces premiers & plus simples corps, dont se font toutes les generations de la nature; mais les ceremonies, & les seruices charnels de la Loy Mosaique, sous lesquels a vescu l'ancien peuple iusques à la reuelation du Messie; *Lors que nous estions enfans* (dit-il, Gal. 4. 3. 9.) & vous sçavez, qu'il appelle *l'enfance de l'Eglise* tout le temps, qu'elle a esté sous la pédagogie de Moysse) *nous étions afferuis sous les elemens du monde*: & vn peu apres il les nomme avec mépris *les pœures, & foibles elemens*, aux quels les Galates vouloient s'asseruir. Or il est clair, que l'erreur des Galates étoit de vouloir encore s'assuiettir à la Loy ceremonielle. Cy apres il vse du mesme mot en mesme sens, *Si vous estes morts avec Christ* (dit-il) *quant aux elemens du monde; pourquoy vous charge-t-on d'ordonances?* Il n'y a donc nulle doute, qu'en ce lieu tout de mesme il ne signifie encore la mesme chose par ces mots, c'est à dire les observations, & deuotions de la Loy ceremonielle. Et de fait nous verrons cy-apres: que les sedueteurs, qu'il combat dans ce chapitre, la vouloient retenir, ou en tout,

Col. 2. 20.

ou en partie, assujettissans les fideles à la circoncision, & à diuers reglemens touchant les viandes, & les iours. Saint Paul les nomme *les elemens*, ou (comme nos Bibles l'ont traduit en quelques endroits) *les rudimens du mode*, parce que ç'auoient esté les premieres, & plus grossieres leçons de l'Eglise durant le temps de son enfance: ç'auoit esté comme son alfabet. Car le mot d'*elemens* se prend souuent ainsi, pour dire les premieres leçons, où l'on apprend encore à connoistre les lettres, qui s'appellent aussi *elemens*; parce que dans le langage les paroles en sont composées, tout de mesme que les corps en la nature sont formez de ces premieres, & plus simples substances, que nous nommons proprement *elemens*. Et il appelle l'Eglise Iudaïque le *mode* parce que son estat, & son culte estoit grossier, & terrien, & en quelque sorte mondain, au prix de celuy du nouveau peuple, formé par le Seigneur à adorer Dieu en esprit, & verité. D'où vient, qu'il appelle toute la

1. Cor. 2. 6. science des Rabbins des Iuifs, *la sapience de ce siecle*, & les Rabbins eux-mesmes *les princes de ce siecle*, c'est à dire de ce monde. Ainsi quelque chenuë & venerable,

que

que fust la vieillesse de ces rudimens du monde, l'Apôtre ne veut pas, que sous ombre de cela les fideles se laissent pipet aux seducteurs, qui en mettoient l'observation en avant. Voila quelles étoient ces trois couleurs, dont ces gens fardoient leur doctrine: les vaines speculations de la Philosophie, l'antiquité de la tradition, & l'autorité des ceremonies Mosaiques. A quoy l'Apôtre ajoute, & non point selon Christ. Aucc ces deux mots, comme d'un seul coup, il abbat toute l'apparence de ces doctrines étrangères; Que l'on les pare (dit-il) tant que l'on voudra; que l'on les farde avec les subtilitez de la Philosophie, que l'on les autorize de l'usage de la tradition, que l'on les recommande avec le nom de Moÿse, & avec le respect, que nous devons aux rudimens du premier monde; tout cela n'empesche pas, que vous ne les deuiiez mépriser, non seulement comme inutiles, mais mesmes, côme dangereuses, puis qu'elles ne sont point selon Christ. Il dit qu'elles ne sont point selon Christ: premierement, parce que le Seigneur Iesus ne nous en a rien dit dans son Euangile; d'où il paroist, que nous sommes bien fondez de reietter de

nôtre foy tout ce qui ne se treuve point dans les Escritures de la nouvelle aliãce. Secondement , parce que la doctrine de Iesus Christ est toute spirituelle, & celeste; au lieu que ces traditions, & obseruations legales étoient charnelles, & grossieres. Et enfin parce qu'oultre qu'elles n'auoient nul rapport avec la nature de l'Euangile, elles détournoient les hommes du Seigneur Iesus, leur faisant chercher vne partie du salut ailleurs, qu'en lui, en qui il est tout entier, sans qu'il y en ait vne seule goûte en aucun autre. Et quelque mine, que fassent ceux, qui suivent telles traditions, de vouloir retenir Iesus Christ, l'experience nous fait voir, qu'ils ne s'y attachent, que fort legerement, s'occupans tout entiers dans la pratique de leurs deuotions, y mettans la plus grand'part de leur confiance: ce qui vient de ce, qu'elles leurs sont plus agreables & pour leur nouveauté, & pour ce qu'elles sont volontaires, & mesmes plus faciles; étant bien plus aise à la chair de s'acquitter de quelques cultes externes, & corporels, que d'embrasser Iesus Christ par vne viue foy, en mourant au monde & ne vivant qu'à luy. Voila, chers Freres, ce que

que nous auions à vous dire sur cét auertissement de l'Apôtre. Il s'adresse aussi à vous , puis que vous avez des aduersaires, qui sollicitent vôtte foy en la mesme sorte, que ceux ci combattoïent iadis celle des Colossiens. Ils vous proposent les mesmes erreurs, & les fardent & les dorrent en la mesme sorte, avec les vaines couleurs de la Philosophie, avec le nō plausible de la tradition, avec l'autorité de Moÿse. Ce sont, ou doctrines tirées des speculations des Filozofes, comme l'iuocation de Anges, & des Saints trépassés, la veneration des images, l'état des ames dans le Purgatoire, le franc-arbitre, & semblables ; ou traditions humaines, comme la priere pour les morts, le careme, la hierarchie, la primauté de l'Euesque de Rome, la moïnerie, le celibat, & autres, toutes établies par les hommes sans aucun fondement en la parole de Dieu ; ou enfin des elemens du monde, des obseruations ceremonielles, iadis instituées par Moÿse, mais abolies par Iesus Christ, comme la distinction des viandes, les festes, les huiles, les consecrations, le sacrifice, l'attachemēt à certains lieux ; & de tout ce que nous rejettons en

leur doctrine il n'y a rien, qui ne se rapporte à quelqu'un de ces trois chefs. Souvenez-vous donc, quand ils vous attaqueront, que l'Apôtre vous crie encore aujourdhuy des cieux, *Prenez garde, que l'on ne vous butine par la philosophie, & vaine deception, selon la tradition des hommes, selon les rudimens du monde, & non selon Christ.* Sous ces belles apparences l'on cache un pernicieux dessein. L'on veut vous ôter à Jesus Christ, & vous rendre la proye, & les esclaves des hommes. Opposez à tous leurs artifices ce seul mot de l'Apôtre, que de quelque nature que soyent les choses, que l'on vous commande elles ne sont point selon Christ; elles ne se treuvent point dans le testamēt, où il nous a déclaré toute sa volonté; elles n'ont aucune conformité avec la nature de son Euangile, & détournent les esprits des hommes de ce souverain Seigneur, en qui seul est nôtre sagesse, & nôtre justice; nôtre sanctification, & redemption. Mais Fideles, comme la leçon de l'Apôtre vous doit garantir de l'erreur; aussi vous doit-elle preserver du vice. Que ce Jesus Christ, qu'il vous presche si assiduement, remplisse vos mœurs aussi bien, que

que votre foi. N'aimez que lui comme vous ne croyez qu'en lui. Renoncez aux coutumes & aux vices du monde, aussi bien qu'à sa Religion. Que le leuain de la philosophie n'ait non plus de lieu dans vos actions, qu'en votre creance. Ne recevez non plus au milieu de vous les mœurs des hommes, que leurs traditions. Si vous estes au dessus des rudimens du monde ; soyez aussi au dessus de son enfance, & de ses passions & affectiōs basses & puetiles ; pardonnables autrefois à son enfance, mais inexcusables en ceux, que Iesus-Christ a auancez en hommes faits, à qui par sa lumiere il a apporté la plenitude & la maturité de l'aage. Que vos esprits desormais ayent des penchees, & des affectiōs nobles, & celestes, dignes des hautes leçons, que Iesus-Christ vous a baillées. Que toute votre vie se rapporte à lui, laissant là le monde & ses elemens, ce present siecle, & ses conuoitises, & ses idoles, avec lesquelles le Seigneur Iesus n'a rien de commun. Il a crucifié toutes ces choses pour nous, & nous a déployé deuant les yeux vn nouveau monde, tiré du sein de l'eternité, incorruptible, & tout

rayonnant d'une gloire, qui ne se peut  
contaminer, ny flétrir. C'est là, Fide-  
les, qu'il faut élever vos desirs. C'est ici  
la vraie discipline Chrestienne, de mou-  
rir avec Iesus à ce vieux monde, n'ayant  
plus le sentiment ny de passion pour les  
perissables biens, & viure encore avec ce  
mesme Iesus à ce nouveau monde, où il  
est entré pour nous, ne respirer que sa  
gloire, ne penser qu'à sa pureté; ne se  
réjouir qu'en sa paix; & en l'esperance  
de ses eternelles delices; laisser-là pour  
jamais le passé, & rendre de toute nostre  
force vers le but, & le prix de nôtre vo-  
cation supernelle, iustificiant la verité de  
nôtre Religion par la sainteté de nos  
mœurs, sans qu'il paroisse plus au milieu  
de nous ny ambition, ny haine, ny aua-  
rice, ny aucune de ces vilaines taches,  
qui défigurent toute la vie des mon-  
dains. Le Seigneur Iesus, qui nous  
a donné cette belle & diuine doctrine,  
qui l'a fondée par sa mort, & establie  
par sa resurrexion, & qui la repurgée  
en ces derniers temps; & des vanitez de  
la philosophie, & des traditions des hom-  
mes, & des elemens du monde, vueille  
nous y affermit à iamais par son bon  
Esprit

Esprit, & la rendre si efficace à la sanctification de nostre vie, qu'après auoir acheué ce pelerinage terrien en sa crainte, en son amour, nous puissions vn iour au sortir de cette vallée de larmes, receuoir de sa misericordieuse main la couronne d'immortalité, qu'il a promise & préparée à tous les vrais obseruateurs de sa discipline. Amen.

